



SORBONNE UNIVERSITÉ

ÉCOLE DOCTORALE III

Centre d'Étude de la Langue et des Littératures Françaises

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

Discipline : Littérature et civilisation françaises

Présentée et soutenue par :

Jadd HILAL

le 29 mai 2021

L'empathie avant sa dénomination
Enquête philosophique et littéraire sur la sympathie au XVIII^e siècle

Sous la direction de :

M. Christophe MARTIN – Professeur à la Faculté des Lettres de Sorbonne Université

Membres du jury :

Mme Aurélia GAILLARD – Professeur, Université Bordeaux-Montaigne

M. Christophe MARTIN – Professeur, Sorbonne Université

M. Denis REYNAUD – Professeur, Université Lumière Lyon 2

Mme Céline SPECTOR – Professeur, Sorbonne Université

Position de thèse

La popularité de la notion d'empathie a grandi au cours des dernières années. Elle s'invite autant dans le domaine politique que dans celui des sciences humaines. Mais que désigne-t-elle, exactement ? Quelle est son origine historique ? Doit-on la relier à la sympathie ? Peut-on aller jusqu'à considérer cette dernière, si essentielle au siècle des Lumières, comme son ancêtre ? Répondre à ces questions exige un retour historique.

Au XVIII^e siècle, existe un terme dont les définitions recourent celles de l'empathie en plusieurs endroits : la sympathie. Avant de se prononcer sur la nature de ces entrelacements, il faut indiquer ce que la sympathie signifie pour les penseurs de cette époque. Parmi les définitions qu'elle reçoit alors (car il en est plusieurs), la sympathie est tout d'abord caractérisée par son immédiateté. Conçue comme un élan qui précède toute réflexion, la sympathie échappe également au langage. Elle apparaît comme une émotion muette qui pousse vers autrui, qui le lie à soi.

En son sens immédiat, la sympathie a été perçue à travers deux approches antagonistes. La première a consisté à considérer celle-ci comme un phénomène en quelque sorte « immatériel », la sympathie apparaissant en effet, pour certains auteurs du XVIII^e siècle, comme une énergie qui circulerait en dehors de toute inscription corporelle. La sympathie immédiate fait toutefois également l'objet, au XVIII^e siècle, d'une approche opposée, défendue en particulier par les tenants du matérialisme, qui adoptent un point de vue physiologique et s'appliquent à inscrire la sympathie dans les corps et les sens.

La sympathie et l'empathie se présentent donc comme des notions complexes : cette complexité n'est pas seulement due aux approches (immatérielle et matérielle) à travers lesquelles leur interprétation immédiate est abordée, mais également à cette interprétation elle-même. Pour certains auteurs de notre corpus, la sympathie et l'empathie ne se restreignent pas en effet à leur sens immédiat et

sont au contraire perçues comme des processus, des processus impliquant la mobilisation de diverses facultés humaines. Au XVIII^e siècle, deux facultés sont ainsi principalement convoquées par la sympathie : les sentiments et l'imagination. La sympathie se lit en effet à l'époque comme une réflexion sur les conditions d'émergence d'un processus de partage affectif entre les sujets. Plus qu'à un partage d'affects, c'est également une identification à l'autre que la sympathie et l'empathie, en tant que processus sentimentaux, supposent ; ou encore une aptitude à sentir à *l'intérieur* de lui, voire même à s'y oublier.

La sympathie et l'empathie sont également perçues comme des processus dans la mesure où elles font appel, au XVIII^e siècle en particulier, à une autre faculté majeure que celle des sentiments, une faculté dont nous verrons qu'elle est toutefois étroitement reliée à la première : l'imagination. Mobilisée en tant qu'outil de l'intellect, cette dernière prend les contours d'un exercice de la pensée : celui du décentrement. Géographique tout d'abord, l'endossement d'un point de vue étranger contextuellement facilité par des possibilités de voyage nouvelle¹, se retrouve tant sur un plan philosophique que littéraire. Ce décentrement imaginatif et intellectuel a toutefois également été critiqué, la sympathie et l'empathie ayant souvent été perçues comme les lieux d'une opération précisément inverse à son ambition : bien que rationnelle, la sympathie par l'imagination n'en a pas moins été considérée comme égocentrée au XVIII^e siècle.

La seconde raison pour laquelle sympathie et empathie n'ont pas toujours été bien accueillies tient aux critiques dont l'imagination a été l'objet : échauffée, peu maîtrisable, l'imagination est apparue comme une faculté qui aliène ou égare l'individu. Ces dérives se retrouvent amplifiées au sein du contexte colonial de l'époque. Plusieurs critiques ont pointé cette tendance, dans la création littéraire du XVIII^e siècle, à compenser par l'imagination l'insuffisance des connaissances

¹ Voir ici Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, [1935], édition numérique de Pierre Palpant, 2005, http://classiques.uqac.ca/classiques/hazard_paul/crise_conscience_europe/crise_conscience.html.

liées aux populations découvertes à l'époque, des populations dont l'origine lointaine devient un outil rhétorique et dont le point de vue qu'il s'agit d'endosser n'existe pas en soi mais en tant que révélateur d'une pensée qui ne leur appartient pas, celle du personnage observateur, parfois celle de l'auteur². Cette tendance a pu conduire à attaquer une littérature et une pensée jugées par trop ethnocentrées³.

Cette complexité de la sympathie au XVIII^e siècle, perçue dans certains cas comme immédiate et résultant dans d'autres d'un processus impliquant des facultés, s'amplifie par l'interpénétration, au sein d'œuvres de notre corpus, du sentiment, de l'imagination et de l'intellect. Le croisement entre les sentiments et l'intellect prend en effet les contours, au XVIII^e siècle, d'un processus qui conduit à situer les affects au fondement de la réflexion, notamment dans le cadre de la sympathie esthétique.

Faisant appel à des approches philosophiques a priori antithétiques (« spiritualistes » ou matérialistes), fonctionnant de manière immédiate ou impliquant au contraire la mobilisation de facultés diverses (les sentiments, l'imagination), la sympathie et l'empathie semblent s'inscrire dans des réalités vastes, si ce n'est contradictoires⁴. Au XVIII^e siècle, la sympathie paraît ainsi

² Lire notamment Claude Lévi-Strauss, dans *Regarder Écouter Lire, Œuvres*, Paris, Gallimard, 2008, p. 1543, Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, p. 14, et Charles Vincent, *Diderot en quête d'éthique (1773-1784)*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 203.

³ Pour une réflexion récente et approfondie sur ce débat, voir Antoine Lilti, *L'Héritage des Lumières*, Paris, EHESS, Gallimard, Seuil, 2019, p. 36-158. Cette question comporte des liens avec l'anthropologie culturelle du XX^e siècle. Comme l'écrit Andrea Pinotti, cette dernière discipline étant née en Occident, « bon gré mal gré, même si, dans le meilleur des cas, le chercheur s'efforce vaillamment de respecter l'altérité, il finira par ramener, à la mode colonialiste, l'autre culture aux catégories occidentales, ne serait-ce que par l'emploi d'un langage et d'une grammaire, toutes deux lourdes d'une théorie de l'être et de la connaissance » (Andrea Pinotti, *L'empathie : histoire d'une idée de Platon au posthumain*, Paris, Vrin, 2016, p. 101-102).

⁴ « S'appliquant au macrocosme comme au microcosme qu'est le vivant », écrit Jean-Pierre Cléro, « la sympathie a pu, depuis l'Antiquité, signifier toutes sortes d'effets de système ou d'harmonie. Elle a pu aussi se rapporter, plus étroitement et plus récemment, à des phénomènes humains, psychologiques ou moraux, qu'il s'agisse de contagion d'affects, de phénomènes psychiques, normaux ou anormaux, comme dans les cas d'empathie, ou qu'on veuille parler de toutes sortes d'assimilation, de contamination, de contagion, d'absorption, d'identification, d'idéalisation, par lesquelles un psychisme s'imagine imiter un autre ou croit ressentir ce qu'un autre ressent » (Jean-Pierre Cléro, « Introduction », in *Les Discours de la*

délicate à réduire à un sens univoque. Outre les approches et facultés qu'elle convoque, celle-ci est au cœur de domaines d'étude hétéroclites, tels que la chimie, la physique, la philosophie, l'art, la littérature (sentimentale, philosophique, érotique, amoureuse), ainsi que la politique⁵. Cette ambiguïté contribue à la popularité de la sympathie au XVIII^e siècle, mais elle participe également à sa déconsidération, puis à son discrédit⁶.

Au même titre que l'*Einfühlung* et l'empathie, la sympathie semble délicate à circonscrire. Comment réussir, dès lors, à lui trouver un sens historique ? Comment comprendre la sympathie sans se perdre dans la nébuleuse de ses interprétations ? Comment se prémunir d'une approche simplificatrice qui ne pourrait rendre compte de toute sa richesse sémantique ? Comment aboutir, en d'autres termes, à une meilleure saisie historique de l'évolution d'une notion aussi labile ?

La sympathie et l'empathie sont à concevoir comme des lieux de croisements. Au XVIII^e siècle, la sympathie immédiate ne se réduit pas à une approche immatérielle ou matérielle et permet au contraire la rencontre de ces deux systèmes a priori antagonistes. Il en est aussi le cas sur le plan du sentiment et de l'imagination (en tant qu'outil de l'intellect), deux facultés que la sympathie et l'empathie, envisagées comme des processus, convoquent de façon conjointe.

Sympathie, Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité, éd. Thierry Belleguic, Éric Van der Schueren, Sabrina Vervacke, Laval, Presses Universitaires de Laval, 2007, p. xv).

⁵ Voir Marc André Bernier, « Les métamorphoses de la sympathie au siècle des Lumières », in *Les Lettres sur la sympathie (1798) de Sophie de Grouchy : philosophie morale et réforme sociale*, éd. Marc André Bernier, Deidre Dawson, Oxford, Voltaire Foundation, 2010, p. 1-17, p. 1.

⁶ « Dans presque toutes ses acceptions » en effet, selon Michel Gilot et Jean Sgard, « le terme de sympathie était tombé dans un profond discrédit » à la fin du XVIII^e siècle (Michel Gilot (dir.) et Jean Sgard (dir.), *Le vocabulaire du sentiment dans l'oeuvre de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Slatkine, 1980, p. 335). Selon Jean-Pierre Cléro, la sympathie doit son autodestruction à « une incroyable hétérogénéité [...] qui va de la contagion affective à la simple symétrie ou au parallélisme supposé des façons de sentir, de la réflexion en miroir au schème linguistique par lequel je feins de me mettre à la place d'autrui, du mimétisme par lequel je m'identifie à quelqu'un, [...] à la 'cordial affection' (HUME), proche de la bienveillance, de la transfusion et diffusion à l'équilibre de nos sens » (Jean-Pierre Cléro, « La sympathie, concept mort-né ? Les antinomies de la sympathie », in *Les Discours de la Sympathie*, p. 359-386, p. 361).

Cette division elle-même, entre immédiateté et intellect, est également insatisfaisante. Pour les auteurs de notre corpus, la sympathie et l'empathie immédiates doivent en effet être inscrites au sein même de leur processus intellectuel et imaginaire, en tant que déclencheurs sensibles dont la réflexion et l'imagination suppléent à l'imperfection.

L'intérêt de la sympathie et de l'empathie réside au fond dans la mise à l'épreuve que celles-ci engendrent sur les oppositions et antagonismes du XVIII^e siècle. La sympathie apparaît en effet comme un phénomène immédiat et immatériel, ou matériel ; ou comme un processus convoquant séparément ou simultanément le sentiment et l'imagination, ou encore comme les deux à la fois. Elle est à ce titre une notion dont la définition exige une pensée transversale, une pensée inscrite dans un cadre intellectuel, celui des Lumières, favorisant les interférences entre les disciplines et systèmes philosophiques.

Comme nous l'avons rappelé, cette hétérogénéité serait elle-même à l'origine de la déconsidération puis de l'autodestruction de la sympathie à la fin du XVIII^e siècle⁷. Nous souhaitons toutefois ici nuancer notre propos, en réaffirmant la survivance si ce n'est de la sympathie alors du moins des idées qu'elle convoque (celles-ci étant réinvesties au sein de l'empathie), et en insistant, de nouveau, sur le caractère contextuel de cette disparition. La sympathie ne doit pas son hétérogénéité à son sens (si tant est qu'elle en ait eu un), mais à l'amplitude des approches et systèmes de pensée qu'elle a convoquée, une amplitude résultant comme nous l'avons dit d'un impératif de transversalité au XVIII^e siècle.

⁷ « Dans presque toutes ses acceptions » en effet, selon Michel Gilot et Jean Sgard, « le terme de sympathie était tombé dans un profond discrédit » à la fin du XVIII^e siècle (Michel Gilot (dir.) et Jean Sgard (dir.), *Le vocabulaire du sentiment dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau*, p. 335).